

# Problèmes de mycologie (32) : champignons rares (1)

Autor(en): **Baumgartner, Heinz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Pilzkunde = Bulletin suisse de mycologie**

Band (Jahr): **77 (1999)**

Heft 2

PDF erstellt am: **08.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-936006>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Problèmes de mycologie (32): Champignons rares (1)

Heinz Baumgartner  
Wettsteinallee 147, 4058 Bâle  
(Trad.: F. Brunelli)

Le mycologue français bien connu Henri Romagnesi a dit un jour: «Il n'est pas raisonnable de mettre en doute l'existence d'une espèce pour la seule raison qu'on ne l'a pas trouvée». Dans le même sens, cette proposition vaut aussi pour estimer la rareté d'une espèce – du moins sur le plan strictement individuel. Je n'ai certainement, par exemple, ni encore trouvé ni vu quelque part la majeure partie des milliers d'espèces plus ou moins connues, qu'elles soient rares ou non.

Les mycologues ou les institutions qui s'occupent de mycologie ne peuvent se faire une idée, dans une certaine mesure, de la fréquence numérique d'apparition de telle ou telle espèce, qu'en compulsant des fiches de récoltes. Pourtant, dans ce cas aussi, un certain problème reste posé. Pas rares sont des mycologues-amateurs qui ont certainement rencontré occasionnellement une espèce considérée comme rare, mais ou bien ils n'ont pas pu la déterminer, ou bien ils n'ont pas signalé leur trouvaille, ne pouvant accompagner leur fiche des données nécessaires (détails microscopiques, exsiccatum, par exemple). Il y a des années, pendant mes vacances et en balade autour du lac de Garde, j'ai trouvé *Lyophyllum favrei* (Tricholome de Favre), mais je n'ai bien sûr pas pu documenter ma récolte et par conséquent je ne l'ai pas signalée.

J'envisage ici de rapporter quelques observations personnelles concernant des espèces estimées rares dans la littérature, en particulier dans «Champignons de Suisse» de Breitenbach & Kränzlin (ci-après BK) et dans le «Handbuch für Pilzfreunde» de Michael/Hennig/Kreisel (ci-après MHK).

À propos de *Lyophyllum favrei*, cette espèce est donnée comme très rare par BK (vol. 3, N° 259), avec une seule récolte, comme du reste en Allemagne où une première récolte a été signalée il y a quelques années. Pourtant, la présence de l'espèce semble avoir été constatée en diverses régions de Suisse (cf. BSM 75, 11/1997: 240) et récemment, à notre grande surprise, le président de notre société en a découvert tout un groupe à Riehen, près de Bâle; l'année suivante, une nouvelle collection a poussé dans la même station. Une splendide planche de Fred Waldvogel, avec une dizaine de sujets, a du reste été publiée dans les anciens ouvrages Silva (1972, Champignons I: 45).

D'autres champignons «rares» peuvent aussi apparaître soudainement et inopinément en belle troupe. À titre d'exemple le bolbice de couleur variable (*Bolbitius variicolor*), cité en petits caractères dans les clés de Moser et mentionné avec une seule récolte par BK (vol. 4, N° 373) est resté longtemps inconnu des membres de notre société. Un jour, un collègue nous en a amené une pleine poignée, trouvés tout près d'une place de jeux récemment aménagée pour les enfants, où plusieurs douzaines de sujets avaient poussé. Depuis lors, cette espèce est apparue sporadiquement dans un voisinage plus étendu, quoique la plupart du temps à raison d'un unique exemplaire ou en nombre restreint. Notons encore que les veinures brunes sur le chapeau, que signale Moser mais non BK, étaient présentes, mais pas toujours, dans nos récoltes. Peut-être s'agit-il ici soit d'une «forme» ou d'un caractère éphémère (forme de jeunesse?). D'ailleurs, comme chez BK, le taxon *variicolor* (Atk.) Krglst. – qu'on devrait orthographier correctement *variicolor* selon Romagnesi – est souvent considéré aujourd'hui comme une variété de *B. vitellinus*.

Il y a fort longtemps, j'avais trouvé dans la campagne autour de Davos un exemplaire de la psalliotte laineuse (*Agaricus lanipes*). Avec son chapeau couvert de larges mèches brun foncé – semblant parfois l'œuvre d'un sculpteur –, avec son habitus trapu et son pied bulbeux-piriforme et court – au moins dans la jeunesse –, il n'a guère la silhouette classique d'une psalliotte. Je n'ai plus trouvé depuis lors cette espèce, du reste non mentionnée chez BK. De nombreuses années plus tard, j'ai rendu visite, par curiosité, au poste de contrôle de Davos et un champignonneur y apporta, à ma grande surprise, plusieurs exemplaires de psalliottes laineuses en précisant qu'il y

en avait encore beaucoup «là-bas». Il ne précisa pas où était ce «là-bas». L'espèce était visiblement inconnue du contrôleur local et, ne voulant pas jouer au collègue importun, je remarquai seulement: «Il est parfois impossible de déterminer un champignon dont il manque la base du pied», ce que confirma le contrôleur – avec un soulagement évident.

L'apparition de certaines espèces diffère souvent beaucoup suivant les régions. De nombreux livres (et aussi BK) qualifient de rare l'anthurus d'Archer. Mais dans la région bâloise, on peut trouver assez régulièrement *Anthurus archeri*, et souvent en troupes assez nombreuses. Sous forme d'œufs dans la jeunesse, ils ressemblent beaucoup à ceux du satyre puant (*Phallus impudicus*). Une coupe transversale à l'équateur permettra de voir nettement les ébauches rouges des futurs tentacules, alors qu'une section verticale d'un œuf de satyre puant montrera l'ébauche d'un pied. Pour la petite histoire: Un collègue de notre société avait emporté chez lui un œuf de *Phallus* et l'avait oublié dans son réfrigérateur; lorsque, un peu plus tard, il ouvrit la porte, un odeur pénétrante lui sauta au visage – le champignon s'était épanoui! (Le traducteur a vécu une anecdote semblable: des œufs de satyre avaient éclos dans le coffre d'une voiture... pendant le temps d'un bon repas en Haute-Savoie voisine! L'aération de l'habitacle a duré un bon quart d'heure. N. d. t.). L'épervier ou hydne imbriqué (*Sarcodon imbricatus*) est un autre exemple d'apparition régionalement discontinue. Dans la revue allemande «Deutsche Zeitschrift für Mykologie» (62, 2/1997), sous le titre «Le champignon de l'année», on lit ceci: «Est devenu si rare durant ces dernières décennies que les plus jeunes «experts en mycologie» (ce titre, qui est attribué après de sérieux examens, existe en Allemagne. N.d.t.) ne connaissent cette espèce que par les livres; une récolte de Bad Mergentheim lors de la «Dreiländertagung» au début octobre a eu le caractère d'un petit événement sensationnel». Par contre, selon BK (tome 2, N° 275), il est assez répandu en Suisse dans nos forêts montagnardes – ce que confirme le traducteur pour son canton – et je le trouve assez régulièrement dans la campagne davosienne et dans le Prättigau. Il n'est pas, à vrai dire, abondant, il apparaît généralement en petits groupes ou en ronds de sorcières. Il présente un arôme âpre et puissant, surtout séché (à mon sens il rappelle le raifort), ce qui en fait une épice remarquable, quelques exemplaires suffisant largement pour une année. Au goût, il est préférable de cueillir de jeunes sujets; des exemplaires âgés sont un peu amers et, de plus, ils sont souvent habités par des larves. (Je connais des champignonneurs qui n'apprécient nullement ni l'arôme ni la saveur des éperviers, et d'autres qui ne jurent que par cette espèce. N.d.t.).

Des espèces associées sélectivement à tel arbre précis sont parfois relativement rares. Le premier exemple qui me vient à l'esprit est la pézize de Sumner (*Sepultaria sumneriana*) qui ne vient que sous les cèdres. Un collègue de ma société nous a apporté plusieurs années de suite ces beaux champignons à nos soirées d'étude; ils provenaient d'un parc public à Riehen. Les cèdres ne sont pas nombreux dans notre pays, d'une part, mais aussi – comme j'ai dû malheureusement le constater moi-même – tous les cèdres n'abritent pas des pézizes de Sumner. BK (tome 1, N° 68) ne signalent d'ailleurs que deux récoltes. (Le traducteur connaît cette espèce depuis plus de 20 ans grâce à un collègue de Monthey; sur la commune de Sion, il y a bien une quinzaine de cèdres: aucune pézize nulle part. Sauf en 1997: une ancienne élève, devenue religieuse et connaissant mon hobby, m'appelle de son couvent, situé sur le coteau, au cœur du vignoble sédunois. Sur le chemin d'accès en terre battue, bordé de deux cèdres, j'ai compté plus de 150 pézizes de Sumner, à tous les stades de développement: spectacle inoubliable! N.d.t.).

Un autre exemple d'hôte spécifique est celui du bolet ivoire (*Suillus placidus*) qui, à l'étage collinéen, ne vient que sous un arbre «exotique», le pin Weymouth. Ce n'est pas une espèce particulièrement rare; et pourtant j'ai été le seul, durant de longues années, à l'avoir régulièrement apportée à notre stamm. Une chose est intéressante à propos du bolet ivoire: on le trouve aussi dans une zone climatique toute différente et sous un autre conifère, en montagne sous arole; personne ne semble savoir s'il y a toujours été ou si le pin Weymouth a servi d'intermédiaire. Le seul lien entre les deux habitats est le fait que le pin Weymouth et l'arole sont tous deux des pins à cinq aiguilles et l'on se prend à imaginer que *Suillus placidus* sait compter... Selon mes observations personnelles, mes – peu nombreuses – récoltes sous aroles m'ont paru de



*Sepultaria sumneriana*:

Photo: W. Martinelli

Rare et spectaculaire est cette espèce mycorhizique des grands cèdres de nos parcs.



*Suillus plorans*:

Photo: W. Martinelli

Liée à l'arole (*Pinus cembra* L.), cette espèce mérite d'être protégée.

plus grande taille et plus charnues que les basidiomes récoltés en plaine. On trouve des icônes du bolet ivoire pratiquement dans tous les livres de mycologie. J'ai dû monter plus haut en montagne pour trouver un autre bolet lié à l'arole. Une de mes connaissances avait planté un arole dans son jardin et bien des années plus tard – et une seule fois malheureusement – j'y ai vu le bolet larmoyant (*Suillus plorans*), plus précisément la forme foncée, soit la var. *cembrae*. On en trouve une illustration dans les Planches Suisses (tome 4, N° 48) et dans MHK (tome II, N° 21). (Le traducteur ne peut s'empêcher – intarissable bavard – de prolonger ce paragraphe. Jusqu'en 1998, il a rencontré assez souvent *Suillus sibiricus* ssp. *helveticus* [bolet de Sibérie], plus rarement *Suillus plorans* [bolet larmoyant], forme jaunâtre, soit sous un arole isolé dans des lariçaises, soit dans les peuplements d'aroles des forêts valaisannes. Mais, au long de 30 années de balades, pas de bolet ivoire ni la forme brune du bolet larmoyant. L'été dernier, en promenade commandée avec les hôtes de Chandolin / Anniviers, j'ai eu la merveilleuse surprise de voir en moins d'une heure, tout près de Chandolin [1950m], des bolets de Sibérie, des bolets larmoyants, forme jaunâtre et forme brun foncé, et – enfin – des bolets ivoire. Souvenir ineffaçable!).

Les jardins de Davos semblent riches en espèces par ailleurs peu fréquentes. Dans l'un d'entre eux, relativement laissé à l'abandon depuis plusieurs années successives, j'ai déniché un petit groupe de coprins bruns que, bien sûr, je n'ai pas pu emporter. Tenant compte de leur taille et de leur habitus – rappelant des coprins noirs d'encre (*Coprinus atramentarius*) –, je crois qu'il s'agissait du coprin à mèches brunes (*C. romagnesianus*), espèce non représentée chez BK, mais on peut trouver une bonne photographie dans «I funghi dal vero III», N° 878 (1979), sous *Coprinus atramentarius* var. *squamosus* Bres. = *C. romagnesianus* Sing.

C'est encore à Davos qu'un membre de l'ancienne société de mycologie, où il m'est arrivé d'être invité, annonça un soir qu'avaient poussé dans son jardin en grande troupe des champignons qu'il ne connaissait pas. Comme il en avait apporté un exemplaire, j'ai pu lui dire qu'il s'agissait de pleurotes terrestres (*Hohenbuehelia geogenia*). Le membre en question eut par la suite l'amabilité de m'en remettre un sujet lyophilisé: après tant d'années, il s'est conservé quasiment intact jusqu'à ce jour.

Un heureux hasard a voulu que je rencontre près de Bâle une autre espèce de ce genre – au nom bien compliqué à écrire... On prétend que l'homme est un animal habituel. J'ai moi-même l'habitude de suivre en général la même piste dans les forêts que je connais, parce que je sais à peu près ce que je vais y trouver. Pourtant, parce que des arbres avaient été déracinés, j'ai dû une fois faire un détour et je suis tombé en arrêt devant un nombre respectable de beaux champignons à pied latéral décorant un tronc d'arbre écorcé. L'étude révéla qu'il s'agissait de pleurotes gris-bleu (*Hohenbuehelia atrocoerulea*). Un bon spécialiste de notre société n'en avait encore jamais trouvé; en tout cas il emporta ma récolte à son domicile pour les croquer sur la pellicule photographique. Selon BK (tome 3, N° 222), l'espèce serait «très disséminée».

Il arrive aussi que des espèces habituellement assez fréquentes se raréfient occasionnellement dans une station. Une expérience vécue: Après une poussée massive de bolets cèpes, en 1994, dans les forêts davosiennes et du Prättigau, on n'y en trouva plus que quelques sujets isolés les trois années suivantes. Il semble presque que les champignons – comme les hommes – éprouvent le besoin d'un repos prolongé après avoir fourni des efforts substantiels.

(À suivre)

**Mycorama**  
**ASSOCIATION SUISSE DU MYCORAMA**  
**Case postale, 2053 Cernier**

**Rappel:**

L'assemblée générale de l'Association suisse du Mycorama aura lieu en date du **SAMEDI 24 AVRIL 1999 à 10H00**, sur le Site de Cernier, 2053 Cernier NE.

Merci d'en prendre note et à bientôt. Meilleures salutations.